

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le poisson orange

Carol Shields

Volume 48, numéro 4 (274), novembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Shields, C. (2006). Le poisson orange. *Liberté*, 48(4), 91–101.

Le poisson orange¹

Carol Shields

traduit de l'anglais par **Normande Poirier**

Comme d'autres de ma génération, je voue mon existence à la nourriture, à l'argent et au sexe. Or il se trouve que je souffre d'un ulcère et que, marié depuis douze ans à Lois-Ann, une avocate, je suis malheureux en ménage. Comme de raison, nous avons peur de vieillir. Dernièrement, Lois-Ann me montra un article qu'elle avait découpé dans le journal : on traçait le portrait d'une actrice de télévision connue; on la disait dans la « trentaine avancée ».

« Voilà où nous en sommes, soupira tristement Lois-Ann, dans la trentaine avancée ». Elle me regarda les yeux voilés de larmes.

En dépit de l'incompatibilité qui existait entre nous, nous nous comprenions bien; je savais plus ou moins ce à quoi elle pensait. Elle se revoyait, il y a de cela quelques années, à l'époque où, âgée de vingt-cinq ans, elle avait pris la décision de s'installer quelque part sur l'île de Vancouver et de cultiver des dahlias. Or le jour même où elle avait acheté son billet d'avion, une lettre était arrivée lui annonçant qu'elle était admise à la Faculté de droit. « Nul n'écrit sa propre histoire », me dit-elle un jour, et bien sûr elle a raison. Pour ma part, encore maintenant — je n'ai aucune honte à l'admettre — j'ai le vieux fantasme d'exploiter un ranch de vacances; je songe aux selles et aux harnais bien astiqués et j'entretiens des promesses de luxe et de pouvoir, bien que je sache que depuis dix ans le marché des ranchs est à la baisse, qu'il s'est effondré en fait.

¹ La nouvelle *The Orange Fish* est tirée d'un recueil de nouvelles portant le même nom paru chez Random House of Canada en 1990.

Il y a quelque temps, un samedi matin, Lois-Ann et moi avions une de nos conversations habituelles sur les questions de valeurs et de buts. Le climat autour de la table du petit déjeuner était rigoureusement analytique.

« Nous avons peut-être trop cédé aux séductions de la consommation et au culte de la jeunesse éternelle », suggérai-je.

« Nous nous sommes laissé entraîner par notre *zeitgeist*¹, voilà ! » dit Lois-Ann, avec sa manie de renchérir, et d'autant plus s'il s'agit d'une de mes remarques.

Un long silence s'ensuivit. Vingt, trente secondes. Mon regard émergea au-dessus de ma tasse vide. Je me rappelai que, dans quelques semaines seulement, je célébrerais mes quarante ans et je sentis une vague de panique dans la région de mon côlon supérieur. La douleur était horrible et cependant familière. Je respirai profondément, comme on me l'a recommandé. Inspirer, expirer. Répéter l'exercice. L'astuce est de visualiser la douleur, de se faire une idée de sa texture et de sa couleur et de projeter cette image à l'extérieur. Je me suis mis à fixer un point minuscule au-dessus de la table, une marque quelconque sur le mur blanc. D'habitude, cela fonctionne assez bien. Mais ce matin-là, j'eus la nette impression que le vide du mur, l'étendue lisse de sa surface, me blâmait.

À un certain moment, Lois-Ann et moi avions parlé de poser du papier peint dans la cuisine ou à tout le moins d'y installer une horloge en forme de tournesol. Nous envisageâmes aussi à un autre moment la possibilité d'un bas-relief de choux-fleurs et de carottes en carreaux de céramique. Plus tard, nous songeâmes à un petit miroir en forme de cœur bordé de rotin et, plus récemment, à une carte de l'Ancien Monde dont la surface aurait été

¹ Goût de l'époque (note de la traductrice).

recouverte d'acrylique pour plus de commodité. N'ayant jamais réussi à nous entendre, nous ne décidâmes rien du tout.

Je sentis que Lois-Ann me guettait; elle avait les yeux lisses et vides comme des œufs. « Ce qu'il nous faut, dis-je en faisant un geste vers le mur nu, c'est un tableau ».

« Ou en tout cas une reproduction », répliqua Lois-Ann, qui alla aussitôt chercher son manteau.

Trois heures plus tard, nous étions les propriétaires d'une charmante lithographie, intitulée *Le poisson orange*. Le dessin n'était pas encadré, mais était pris en sandwich entre deux feuilles de verre étincelant retenues aux coins par des pinces de métal d'un bel effet. Un passe-partout large d'un bon trois pouces entourait l'image... cela nous plut. À l'arrière-plan, un chatoiement de vert formait l'espace dans lequel le poisson était suspendu.

J'aimerais que, de quelque façon, il vous soit possible de voir ce poisson. Le dessin a été esquissé à grands traits énergiques et la couleur a été appliquée non moins énergiquement. Le corps du poisson occupe environ quatre-vingts pour cent de la surface du tableau et il émane de lui une impression de santé, humide et forte. Le poisson, arrêté dans son mouvement, fait une pause devant un mur d'eau verte; du moins, c'est ce qu'il me semble. Un courant de bulles, en forme de larmes bien détachées, flotte au-dessus de lui et le rattache à son milieu aqueux. Évidemment, le poisson est représenté de profil, comme c'est l'usage. La pose classique accentue l'impression de paix tranquille qui se dégage du tableau. À sa manière, l'animal semble incarner la notion quelque peu bouddhique d'être là où il faut, *au bon endroit*. Le centre du poisson, c'est-à-dire là où vraisemblablement se trouve son cœur, est d'un ton orange plus doux. La couleur va s'atténuant à mesure qu'elle se répand vers les nageoires semi-transparentes et en direction de la moue rébarbative qu'affecte la bouche ronde

et ridée. Mais ce que je préférais, c'était son œil. Cet œil avait le genre de regard large et dépourvu de toute cupidité que j'aimerais bien, pour ma part, arriver à porter sur le monde.

Nous nous mîmes rapidement d'accord : le poisson sera parfait au-dessus de la table du petit déjeuner. Lois-Ann fit remarquer que les tons orange du tableau rappelaient la couleur des couvres-sièges du mobilier. Nous avions atteint un degré d'entente peu commun entre nous. Et qui plus est, le prix payé pour l'œuvre était tout à fait correct.

Je ne voudrais pas paraître condescendant, mais il faut que je vous dise que, à strictement parler, une lithographie n'est pas une œuvre d'art originale. C'est plutôt une impression réalisée à partir d'une gravure originale. Le nombre total d'exemplaires, que l'on restreint à dix, à vingt, à cinquante ou plus, est indiqué sur chacun d'entre eux. Ainsi, la suite de caractères minuscules tracés à l'encre qui apparaît dans le bas de la lithographie, au-dessus de la signature de l'artiste, vous apprendra que le poisson dont nous avons fait l'acquisition est le numéro huit d'un ensemble de dix. Au départ, je crois bien que l'idée de ces spécimens identiques m'a plu. J'imaginai ces neuf autres poissons comme des frères dispersés çà et là, tous les neuf pareillement suspendus dans les mêmes eaux vertes océaniques, chacun pointant vers la gauche dans la même attitude empreinte de sobriété. Je me sentis d'excellente humeur ; je me mis à fredonner ; j'installai un crochet et je suspendis notre acquisition. Nous fîmes un pas en arrière pour admirer le résultat. Plus tard, Lois-Ann confectionna une omelette espagnole qu'elle assaisonna de fenouil frais et nous la dégustâmes sous l'œil impavide de notre magnifique poisson.

Comme chacun le sait, la vie domestique comporte certaines tâches prosaïques auxquelles on doit se sacrifier quotidiennement. Lois-Ann et moi vaquions à nos corvées avec le sentiment que la contenance solennelle de notre éclatant poisson nous

apportait une sorte de calme. Dès le premier jour, ma santé s'améliora et il fallut peu de temps également pour que les rapports entre Lois-Ann et moi ne s'améliorent aussi. Souvent, nous échangeons des anecdotes banales ou attirions l'attention de l'autre sur des faits curieux relatés dans les journaux. Je redécouvrais la fragilité enfantine de ses épaules et de ses bras quand elle mettait sa petite chemise de nuit en nylon ou qu'elle l'enlevait et qu'elle en lissait les bords en regardant dans ma direction d'un air doux et espiègle. Pour la première fois depuis des années, elle laissa la lampe de chevet allumée et, comme aux premiers jours, elle me couvrit de baisers, ou plus exactement me gratifia d'une série de mordillements légers le long de la colonne vertébrale. Au matin, en prenant le café à la table de la cuisine, nous levions les yeux vers notre poisson orange et échangeons un sourire. Mus par une sorte de rite, nous prenions garde de ne rien dire.

Nous ne nous demandions pas, par exemple, de quelle sorte de poisson il s'agissait. Était-ce une carpe ou une sole, ou bien un poisson rouge aux dimensions monstrueuses ? Sa famille ichtyologique, son authenticité étaient des détails splendidement hors de propos. Des détails, de simples détails que nous écartions. Ce qui importait était que la lumière se répandait autour de lui comme à travers un prisme. Ce qui importait était qu'il était là, qu'il était sans âge et sans histoire. Tout simplement, il était. Il faut comprendre, si on veut analyser les choses et se lancer dans la spéculation, que le phénomène s'insinue dans la fissure étroite entre symbolisme et réalité, et que c'était précisément dans les replis de cette mince fissure que Lois-Ann et moi avions trouvé temporairement refuge.

Bientôt une enveloppe arriva par la poste ; c'était une note officielle. On nous informait que les dix propriétaires du *Poisson orange* se rencontraient le troisième jeudi de chaque mois en soirée. L'avis, agrémenté d'un logo approprié, était une photocopie, mais le papier était de bonne qualité. Les rencontres débutaient

à vingt heures trente. Au bas de la page, une maxime rédigée en termes simples rappelait l'importance d'être ponctuel dans la vie.

Malgré tout, nous fûmes en retard. À la dernière minute, Lois-Ann s'aperçut que son collant avait filé et dut se changer. J'eus du mal à faire démarrer la voiture et, naturellement, la circulation était dense. De plus, la réunion avait lieu dans un quartier de la ville que nous ne connaissions pas. Lois-Ann, par ailleurs excellente avocate, manque quelque peu de sens de l'orientation. À un certain moment, elle me conseilla de tourner à gauche alors qu'il aurait fallu tourner à droite. Puis, l'éternel problème du stationnement se posa; j'eus l'impression que Lois-Ann m'en tenait responsable. Nous arrivâmes à vingt heures quarante-cinq, dans un certain état d'agitation et essoufflés d'avoir monté les marches.

À la vue de tous ces visages inconnus, je ressentis un tumulte dans la région du côlon. Lois-Ann également éprouva un choc qu'elle décrivit plus tard comme une « secousse de l'imagination », comme si un boulon dans son cerveau gauche s'était soudainement bloqué.

Quelqu'un parlait lorsque nous sommes entrés. Je reconnus le ton monocorde de l'orateur coutumier des discours. « C'est toujours un grand plaisir, modulait la voix, de se retrouver ensemble, de nous informer mutuellement de nos projets et de mettre en commun nos expériences ».

À ce moment précis, la seule impression qui m'importait était celle laissée par une multitude de baisers sinueux courant sur mes épaules et mon épine dorsale. Toutefois, je fis un effort pour demeurer assis bien droit sur ma chaise pliante et avoir l'air attentif et digne de confiance. Lois-Ann, en brave avocate, inspecta l'ordre du jour, la langue serrée entre les dents, et marqua chaque point de la liste avec un petit stylo doré.

Le ton de la voix s'amplifia. On passa à la lecture et à l'adoption du procès-verbal de la réunion précédente. Il n'y avait ni suites ni affaires nouvelles. « Bon maintenant, poursuivit le président, qui aimerait commencer ? »

Quelqu'un qui était assis à l'avant se leva et se nomma; son nom aux sonorités imposantes conjugait pouvoir et argent. Je tendis le cou, mais ne pus apercevoir qu'une touffe de fins cheveux blancs. La voix faible ne manquait pas de dignité; elle s'élevait chevrotante, mais assurée, d'une gorge vénérable. Je me rendis compte après un moment que nous écoutions un témoignage. La voix rapportait une expérience d'ordre mystique. Il était question de « quête de sens », d'« errance dans le désert » et du symbolisme qui, de tout temps, est rattaché au poisson dans la tradition occidentale. C'était, semble-t-il, un signe secret, un symbole qui représentait la divine providence. « Ma vie a changé, conclut la voix, j'ai trouvé un sens à l'existence ».

La personne qui prit la parole ensuite fut un jeune homme qui, selon moi, n'avait pas plus de vingt ans. Lois-Ann et moi tiquâmes en apercevant l'éclat flamboyant de ses cheveux teints hérissés à la punk. Imaginez notre surprise : c'était le dernier endroit où l'on se serait attendu à trouver quelqu'un arborant bracelet à piquants, ongles peints en noirs, pommettes soulignées au pinceau bleu, et portant tatoué au front un mot de quatre lettres. Il nous fit savoir que *Le poisson orange* était un cadeau que ses parents lui avaient offert à l'occasion de sa remise de diplôme. L'encadrement, à lui seul, valait deux cents dollars. Le jeune homme avait observé le tableau pendant des semaines, voire des mois, dans le but de comprendre ce qu'il signifiait. Puis, il fut frappé d'une révélation : la « poissonnèité » représentait une façon valable d'envisager la vie. Selon lui, les nageoires orange et la bouche ironique du poisson disaient non à « toutes les bêtises dont la société ne cesse de nous farcir le crâne ». Il termina en invitant ses auditeurs à « continuer d'avancer et à ne pas

s'encombrer de pacotille » et se rassit au son de bruyants applaudissements.

Une femme vêtue d'un tailleur mauve de bonne coupe prit ensuite la parole et nous entretenit pendant un quart d'heure de problèmes d'investissement boursier. Elle avait essayé le marché des actions, celui des obligations. Elle avait acheté des bons du trésor et des fonds diversifiés. Chaque fois, elle avait acheté les titres au sommet du marché et avait dû revendre dans des conditions affligeantes. Mais c'était avant qu'elle ne commence à investir dans les œuvres d'art, avant qu'elle ne fasse la découverte du *Poisson orange*. Elle était assurée maintenant de suivre une courbe ascendante. Le succès escompté n'était pas loin. D'ailleurs, nous dit-elle, dernièrement elle avait commencé à se sentir heureuse.

Un homme se leva ensuite. C'était un homme au milieu de la cinquantaine, dirons-nous ; il paraissait cultivé, mais sans affectation. « Commençons par le commencement », dit-il. Il nous apprit qu'il venait de surmonter une période d'épuisement professionnel. Chaque matin, il arrivait au bureau abattu. Un jour, il tendit à sa secrétaire un chèque en blanc et lui intima l'ordre de « trouver quelque chose pour rendre l'endroit moins terne ». Le lendemain même, *Le poisson orange* fit son apparition. Immédiatement, les effets se produisirent sur lui, son personnel et ses clients. C'était comme si une banderole éclatante s'était déployée. L'orange n'était-il pas la couleur de la célébration et ne sont-ce pas justement les rites de célébration qui font le plus cruellement défaut à notre monde actuel ?

L'orateur suivant fut acclamé aussitôt qu'il se leva. Nous apprîmes qu'il arrivait directement du Japon, de la ville de Kobe. À côté de cela, notre petite expédition à travers la ville paraissait anodine. Comme on peut s'y attendre, sa voix était quelque peu discordante et entrecoupée ; néanmoins, je crois bien que nous parvînmes à comprendre le sens de ses paroles. Dans la petite

maison où il vivait, il avait suspendu *Le poisson orange* dans l'alcôve, le traditionnel *tokonoma*, juste au-dessus de la plaque de bois laqué noir sur laquelle était déposé un vase de fleurs blanches. Le contraste que faisait l'orange vif des écailles du poisson et la blancheur surnaturelle des fleurs était pour lui un rappel quotidien des contradictions qui abondent dans nos sociétés industrialisées. À ces mots, tous applaudirent, mais personne autant que moi.

« Un poisson est dépourvu d'ironie, ajouta quelqu'un d'autre d'une voix chaude et vibrante. C'est pourquoi il nous rappelle notre innocence perdue et l'époque révolue des propos à double sens et des ballons d'essai. Toutefois, un poisson peut être plus et à la fois moins que l'image qu'on s'en fait ».

Plusieurs minutes s'écoulèrent ensuite pendant qu'une femme mince à la chevelure foncée, une jeune fille presque, nous parla de l'aspect universel du poisson. Elle nous fit remarquer que les trois quarts de la surface du globe sont recouverts d'eau et que dans toute cette eau nagent des millions de poissons. Il existe encore des gens, ajouta-t-elle, qui n'ont jamais vu un mouton ou une vache, mais il n'y a certainement personne qui ne sait pas comment est fait un poisson.

« Nous commençons notre vie dans l'eau, grinça quelqu'un d'une voix éraillée du fond de la dernière rangée, toute notre vie nous cherchons à retrouver le milieu de nos origines. Dans l'eau, nous sommes libres de nos mouvements, libres d'être pleinement nous-mêmes ».

« La vie intérieure d'un poisson est quelque chose d'inconnu, ajouta ensuite la personne suivante qui était Lois-Ann, il nage sans s'arrêter. Il est muet et il ne peut se faire entendre, comme les dahlias. Il parle par le geste, en décrivant des motifs concentriques et répétés. Son regard ne cherche qu'à percevoir le monde du silence et à y mettre de l'ordre ».

« *Le poisson orange*, conclut une voix qui s'avéra être la mienne, ne vieillira jamais ».

Je m'assis. Plus tard, des gens vinrent chaleureusement me serrer la main. Durant la pause, on me souhaita la bienvenue et on me demanda de signer le registre. Lois-Ann m'entoura de ses bras, devant tout le monde, le visage rayonnant. J'étais assuré que, de retour à la maison, elle m'offrirait un chocolat. Je savais qu'elle laisserait la lampe allumée et qu'elle me couvrirait de baisers. Mes sentiments se voyaient sur ma figure. J'étais enchanté. J'exultais. Cependant, qui eut dit qu'en nous éveillant le lendemain matin, nous ne serions plus les mêmes ?

Nous étions là debout dans cette pièce brillamment éclairée, un café à la main, mangeant des biscuits, et je crois bien que nous l'avons tous senti : la femme au tailleur mauve, le quinquagénaire à la belle dentition, même le jeune garçon à la crête violette. Chacun d'entre nous suivait une trajectoire qui l'éloignait rapidement des autres en même temps qu'il s'éloignait d'un point immobile, *le poisson orange*.

Ô combien cette perspective était erronée ! Ce qu'aucun d'entre nous ne pouvait deviner ce soir-là, tout habitués que nous étions du sentiment de sécurité et du plaisir que nous éprouvions à être ensemble et à avoir pu donner une forme à nos aspirations les plus profondes, c'est que nous étions ceux qui seraient laissés pour contre.

Ce même soir, dans un autre quartier de la ville, dix mille affiches du poisson orange sortaient des presses. Des affiches — d'abord à 10 \$, ensuite à 8,49 \$ et enfin à 1,95 \$ — qui étaient destinées à décorer des chambres bruyantes d'adolescents, des toilettes de station-service et des brasseries. D'ici un an, on procéderait à l'émission d'un timbre-poste à l'effigie du poisson orange. Son œil miniaturisé ne manquerait pas de laisser apercevoir une

douce lueur abasourdie. Et plus rapidement qu'aucun de nous ne l'aurait cru possible, le poisson orange, affublé de méchants sourcils, apparaîtrait en travers d'une publicité de Sears, le corps brutalement sectionné par un encart pressant les gens d'acheter du matériel pour la rentrée scolaire.

Inutile de mentionner que, au-delà de ce point, il n'y a plus de retour possible. Le poisson orange clignera de l'œil sur les épinglettes et les boucles d'oreilles, son image sera étampée sur les cotons ouatés et les cravates. On le gribouillera sur les blocs-notes et dans les marges des lettres d'amour et le poisson orange, sans un regard en arrière, s'en ira vers la mort.